

**LE CALEPIN BLEU**

**N°92**

Mai 2026



**Libre enfin !**

## SOMMAIRE

- 2- Méline Leclerc  
«*Vie de pirate*»
- 3- Thaïs Naudin  
«*La drague*»
- 5- Sylvie Groult  
«*Hortense*»
- 9- Hervé Leclerc  
«*Louxor*»
- 11- Dominique Langlet  
«*Adolescence*» et  
«*Les princesses du bois de Cise, Villa germaine*»
- 14- Jacqueline Paut  
«*Un amour patient*»
- 16- Francis Leder  
«*Libération* » et «*Libre, enfin...*»
- 19- Michel Le Drogo  
«*Enfin*»
- 20- Pierre Rosset,  
«*L'esquimau*»
- 22- Richard Quesneau,  
«*La Cour*»
- 26- Christelle Mathieu  
«*La magistrature des vies joyeuses*»  
«*Départ*»  
«*Folie amère*»
- 28- Florence Kramer  
«*Dilemme d'un plumitif*»

LCB. n°93 – 1<sup>er</sup> Juin 2026 – Thème:

«Ma plus belle histoire d'amour »

- 1 -

MELINE LECLERC

«Vie de pirate»



Pourquoi cette vie est-elle si réglée, si entravée ?  
Codifié pour être mieux détestée ?  
Une même rengaine. Chaque jour apporte son lot de peines.  
Soudées dans une même galère mais toujours la colère dans nos veines.  
La liberté nous fascine, déesse inaccessible.  
Toutes les nuits, elle nous attend patiemment pour nous apporter un moment de répit.  
Les espoirs se transforment en rêves, les désirs en sorcelleries.  
Je rêve d'imaginaire, d'un road trip sous les étoiles, assister au lever d'un soleil aux couleurs d'or et d'azur. Respirer le doux parfum du matin.  
Je voudrais déambuler dans les bois, nager dans le vaste océan, voler toujours plus loin, voir de nouveaux visages. Voir la vie en marche, des sourires, des rires, des danses... Respirer enfin !  
Marcher pour m'éloigner de ce passé qui s'attarde encore dans mon présent.  
Préparer le futur... Mon futur.  
Une note de musique sur une page de poésie. Un spectacle de chaque instant, une explosion de lumières et d'amours virevoltants. Libre et aventureuse, fière et battante. Libre à jamais.



## THAÏS NAUDIN

### «La drague»



La vibration infime de son index tapotant la table l'obsède. Elle ne devrait pas être à même de sentir l'impact. Pourtant le rythme est régulier, tant et si bien qu'elle compte les secondes avec le métronome humain. Leurs regards ne se quittent plus depuis plusieurs minutes maintenant, mais cela fait déjà une heure qu'il est arrivé. Elle cligne des yeux ; une femme éméchée bouscule son épaule et renverse un peu de sa bière sur la table à

laquelle elle et lui sont assis,  
« Excuse-moi, Adeline ! »

Adeline force un sourire et observe un instant le reste du bar qu'elle et ses collègues ont choisi pour y passer la soirée. La salle est animée et bruyante et le temps d'un instant elle oublie ; elle porte son attention sur la musique, hoche la tête en rythme et s'apprête même à se lever pour danser quand - Tap, tap, tap.

Brusquement, Adeline tourne la tête vers lui. Sa respiration s'accélère. Elle l'a quitté des yeux un instant. Un moment d'étourderie qui lui serre la poitrine jusqu'à l'étourdir. La musique n'est plus qu'un vrombissement sourd porté par les basses. Ses collègues sont à des kilomètres d'elle. Il n'y a que lui, ses yeux qui ne la quittent pas et le tapotement de son index contre le noyer verni et abîmé. Dans le laps de temps où elle a été distraite, l'homme s'est rapproché. Imperceptiblement pour quiconque mais Adeline garde le rythme du métronome, elle a senti le léger écart, l'erreur où la machine faillit et qui lui rappelle que le métronome est un homme et que l'homme est un prédateur, dont chaque femme doit se méfier, sans quoi il bondira.

La main sur son épaule la fait sursauter. Une amie lui propose de fumer dehors. Le pied qui vient toucher sa cheville est comme un boulet lourd qui la maintient atablée, incapable de dégager ce poids aussi tangible que la brûlure laissée par le contact. L'autre lui sourit, ragaillardé par son impunité.

L'amie insiste et lui tire le bras pour l'extirper de sa torpeur et elle se lève alors, se réveille et réalise, alors jamais plus elle ne se rassiéra à cette table ! Elle est libre, enfin, de son regard et de ses non-dits.

Jusqu'à la prochaine fois.

Son manager la salue d'un signe de main, avec un sourire maladroit sur son visage goguenard.



- 4 -

## SYLVIE GROULT

### «*Hortense*»



### LE PENSIONNAT

En cette première partie du 19<sup>e</sup> siècle, le lycée était encore interdit aux filles. A Paris, pour leur prodiguer quelques rudiments d'érudition, juste ce qu'il fallait de connaissances, une congrégation avait fondé "le couvent aux oiseaux", d'autres établissements semblables ont été créés en province et de nombreuses jeunes filles de familles bourgeoises étaient mises en pension.. Elles recevaient une éducation qui les préparait à être une parfaite épouse et bonne mère de famille. L'accent était mis sur les bonnes manières avec un nombre incroyable d'interdictions et d'obligations. On leur donnait une instruction minimaliste, pas trop de savoir, ne pas leur donner la possibilité d'être son libre arbitre. On leur apprenait le dessin, la musique, la broderie, la tapisserie, les bonnes manières, comment se tenir en société, comment ne pas parler à tort et à travers. on leur enseignait essentiellement la religion, la piété catholique, la lecture pour accéder aux livres prodiguant conseils, recommandations - message implicite pour amener ces jeunes femmes à la docilité, l'obéissance, l'humilité, la soumission à l'autorité patriarcale, accepter la tutelle de l'époux et celle de l'Eglise, être fidèle aux offices, se soumettre à l'autorité du curé. Les amitiés et pensées étaient contrôlées.

Hortense était la dernière des quatre filles du comte Ernest Désiré Saint Hilaire, un riche terrien qui possédait de nombreux champs, forêts, fermes, il était le maître d'un vaste territoire.

Le comte était un homme dur, despote, intolérant mais anxieux. Il avait peur de «après la mort». Il était tourmenté,

- Quand je mourrai, comment accéder au paradis?

et il négociait, marchandait avec le curé, celui-ci savait qu'il était inutile de l'exhorter à la bonté, et se conformer aux préceptes chrétiens. Alors il lui recommandait le don aux œuvres, donner généreusement à l'église. Le curé l'avait convaincu que si l'un de ses enfants entra en religion, certainement que Dieu dans sa grande bonté, lui pardonnerait toutes ses fautes et se rappellerait de lui quand il mourrait. C'est ainsi qu'à quatorze ans, Hortense fut mise en pension chez les Sœurs de la Charité.

- 5 -

A l'âge de 15-16 ans, ses camarades quittaient le pensionnat, et passaient de l'obéissance à la Règle, à la soumission au mari qu'on leur avait choisi. Certaines avaient la chance d'aimer et d'être aimée. Hortense, elle restait. Elle ne le savait pas mais son père avait conclu un pacte avec le curé.

### OBEIR

Sa mère était morte en la mettant au monde, elle n'avait jamais vraiment connu d'affection. Son père un homme rigide, intransigeant, inculquait à ses filles le devoir ou plutôt l'obligation d'obéir, se soumettre à l'autorité patriarcale.

L'enseignement prodigué par les religieuses l'ennuyait, elle attendait quelque chose, elle ne savait pas quoi mais elle en était certaine, il y avait autre chose derrière les murs, dehors une autre vie devait être possible. Souvent elle repensait à miss Mary Turner, une jeune femme qu'elle avait eue comme enseignante quand elle était chez son père. La préceptrice avait une façon bien à elle d'instruire. Elle enseignait les philosophes, inculquait l'importance de décider par soi-même sans contrainte,

“Soyez votre libre arbitre.!”

Mais ces idées progressistes avaient fortement mécontenté le père, Mary Turner dû repartir en Angleterre...

Les trois sœurs d'Hortense ne tardèrent pas à être mariées. Et Hortense, elle, arriva chez les Sœurs de la Charité.

À l'âge de seize ans, la mère supérieure l'avait convoquée.

- Hortense ma fille, vos années d'études se terminent vous ne pouvez plus rester chez nous, vous ne pouvez plus rester dans le pensionnat, vous ne le savez pas mais votre père a fait allégeance avec l'Église, vous devez obéir à votre père qui lui obéit à l'Église, tout comme moi j'obéis à la volonté de votre père, j'obéis à la volonté de Dieu. Dieu très bon qui a décidé que vous devez rejoindre le noviciat.

Hortense n'avait pas le choix, il fallait se soumettre, obéir, courber l'échine, filer doux, exécuter le sourire aux lèvres. Les journées étaient rythmées par les

prières, les cantiques, le travail à l'atelier de reliure ou en cuisine.

Dès le lever du jour, il y avait les Laudes puis toutes les trois heures d'autres prières jusqu'au soir "les Complies" prière dite après le coucher du soleil.

- Je sais qu'au fond de moi, je ne suis pas faite pour être nonne, pour obéir, pour subir.

mais c'était impossible de sortir des murs du couvent.

Un homme toutefois, lui parlait de temps en temps, en cachette. C'était le jardinier, un vieil homme sans âge, boiteux. Il lui racontait la vie dehors et parfois à voix basse il lui disait

- Pars, sors, vas au loin.

- 6 -

Un homme toutefois, lui parlait de temps en temps, en cachette. C'était le jardinier, un vieil homme sans âge, boiteux. Il lui racontait la vie dehors et parfois à voix basse il lui disait

- Pars, sors, vas au loin.

Hortense savait que c'était impossible.

Pour aller où, pour faire quoi ?

- J'ai parlé de vous à ma sœur, si vous êtes dehors, elle vous accueillera.

Quelques années ont passé, le vieil homme était mort et pas remplacé, Hortense avait de plus en plus l'envie, le besoin de partir.

"Il faut sortir de vous-même" disait miss Mary Turner et c'est bien ce sentiment qu'elle ressentait. Pendant les prières, son esprit divaguait, elle s'échappait, juste pendant quelques minutes avec le sentiment d'exister.

- "je suis un oiseau, je suis haut dans le ciel, je vole, je m'évade,"

La mère supérieure l'observait, épiait ces moments où elle devinait que la jeune femme s'évadait par la pensée.

- Allez à confesse ma fille, vous n'êtes pas à vos prières, je vois que votre esprit n'est pas là, d'ailleurs, nous pensons que le mieux pour vous est d'aller chez nos sœurs les Carmélites du côté de Caen, en Normandie, Vous y serez bien, Vous pourrez y prononcer vos vœux définitifs: Chasteté, Pauvreté, Obéissance, tout ce que vous pratiquez déjà depuis vos quatorze ans, âge que vous aviez à l'arrivée chez nous.

Hortense s'était arrêtée de respirer, elle était pétrifiée avec l'impression d'être transformée en statue de pierre. Au plus profond d'elle-même, elle hurlait "Non, Non". Elle retint ses larmes, sourit, incapable de prononcer la moindre parole, elle acquiesça d'un hochement de tête, mais elle n'exprima rien, ne pas donner la satisfaction de montrer sa panique.

## LE CARMEL

Les jours passaient, tous les mêmes. Debout tôt le matin pour une prière puis un déjeuner fait de café, un breuvage insipide de malt, d'orge, accompagné de

bouillie de céréales, parfois les nonnes avaient droit à un grand bol de lait, don de certains paysans. Puis prières, travail, prières jusqu'au repas de 13 heures, nourriture essentiellement de légumes et pain, parfois des œufs ou du fromage, rarement de la viande. L'après-midi est rythmé de prières et travail. Le soir, une soupe consistante et pain. Tout est fait en silence, Pendant les repas une nonne, la plupart du temps la doyenne, faisait la lecture, histoires de saintes ou personnages à la vie édifiante. Et de nouveau des prières puis, enfin le coucher. Hortense s'endormait d'un coup, refusant de penser, ayant trop peur de sombrer dans le désespoir.

### L'ORAGE

Ce 10 juillet, alors que les religieuses venaient de sortir de l'office des "nonnes" vers 15 h, un violent orage, qui s'est vite transformé en ouragan s'est abattu sur le village et alentour.

- 7 -

Cet épisode fut relativement de courte durée, à peine une demi- heure mais aux conséquences terribles. Le couvent ne fut pas épargné. Le vent soufflait en tempête, la grêle tombait en gros grêlons, des arbres centenaires furent arrachés tels des fétus de paille. La ferme de Jean le Petit, entièrement détruite, les toitures arrachées, emportées par la tempête. Les champs ravagés, la récolte n'avait pas encore été faite. On retrouvera le cadavre d'oiseaux tués par la grêle A 15h il faisait comme nuit. Au village les dégâts furent terribles, un arbre s'était abattu sur la petite église détruisant le clocher. Plus tard on retrouvera à terre l'une des deux cloches brisée, ainsi que les débris d'un vitrail d'une grande valeur car attribué au célèbre maître verrier Jean Lecuyer.

Un incendie se déclara sur une partie du couvent, le mur d'enceinte s'écroula. Les religieuses apeurées couraient d'un endroit à l'autre, ne sachant où se mettre à l'abri. Hortense aussi cherchait un refuge et elle vit, dans l'écroulement du mur, comme une brèche, un passage possible.

Sans réfléchir elle saisit cette occasion qui s'offrait à elle, dans une course effrénée sous la pluie, dans le fracas du vent, elle s'échappa, elle prit la fuite. Elle courut pendant longtemps.

Enfin la tempête d'un coup s'arrêta, il y eut un grand silence, un calme inquiétant, plus aucun bruit.

Elle stoppa sa course folle

- "Ma sœur vous accueillera, sa maison est à côté de la mare, une maison aux volets verts..."

Elle se souvint des paroles du jardinier. C'était il y a longtemps ...

Au loin elle vit la ligne bleue de la mer, le vent avait apporté les embruns de la mer amenant des effluves iodés, odeurs qu'elle ne connaissait pas. Là-bas au

loin un monde inconnu offrait une vie autre. Elle respira fort, d'autres odeurs arrivaient, elles montaient de la terre, des senteurs d'après la pluie.

Il allait bientôt faire nuit. Le vent avait balayé le ciel, plus aucun nuage. À l'ouest, le soleil avait pris une couleur dorée puis des teintes orangées et enfin un rouge très foncé juste avant de disparaître.

La lune depuis longtemps était levée. C'était la pleine lune, elle était particulièrement éclatante, brillante, d'un jaune semblable à l'or. Hortense leva les yeux, un ciel immense, c'était comme si c'était la première qu'elle découvrait le ciel, la lune et les étoiles ne tarderaient pas.

Elle était arrivée au village Elle vit une mare, proche de la mare, une maison aux volets verts. Sur le pas de la porte, une femme était sortie et semblait l'attendre.

Hortense poussa un long soupir de bien-être. Elle murmura comme un cri " Libre, enfin libre !"

- 8 -

## HERVE LECLERC

### «*Louxor*»



J'étais en voyage d'agrément en Égypte où je me faisais une joie de visiter ce pays qui avait vu naître les Pyramides, le Sphinx et autres merveilles. J'étais enthousiaste devant tous ces monuments avec les yeux grands ouverts comme un gamin.

Malheureusement, tout a dérapé le jeudi soir, quand je suis rentré à l'hôtel après la visite de la vallée des rois à Louxor. En effet, un groupe de personnes m'attendait devant l'entrée du palace. À ce moment, je ne pouvais pas imaginer ce qui allait se passer.

Ils m'ont fait grimper de force dans un fourgon noir, devant des passants qui n'ont pas bougé, en ne me ménageant pas et en me tordant un bras. Je hurlais de douleur. Ils me mirent une cagoule sur la tête qui m'empêchait de voir, comme un aveugle sans aucun repère pour m'orienter, et ils m'attachèrent les poignets. Au bout d'un moment, le véhicule s'arrêta au bout d'un chemin tout cabossé. On me poussa en dehors du fourgon et on me jeta par terre ; je dévalai des marches en essayant d'amortir les chocs avec mes jambes.

J'entendis une porte se fermer au-dessus de moi et je pense m'être évanoui. Je repris conscience au bout de je ne sais pas combien de temps, toujours dans le noir, encagoulé, et fortement commotionné.

J'étais perdu, ne sachant pas où j'étais ni quelle heure il était, mais j'arrivais à respirer normalement par le nez sans aucune peine. Une envie pressante me saisit le ventre et je ne pus me retenir. À cet instant précis, le son d'une clef dans la serrure se fit entendre et des bruits de pas descendirent l'escalier.

- 9 -

Des personnes parlaient à toute vitesse en ce que je supposais être de l'arabe. Ils étaient au moins trois.

J'entendis le raclement d'un objet par terre et ils me relevèrent pour m'asseoir sur quelque chose. Enfin, ils retirèrent la cagoule et je fus ébloui par une lampe accrochée au plafond. Ils commencèrent à me questionner dans leur langue incompréhensible pour moi, alors que mes yeux peinaient à retrouver leur usage. Je ne pouvais que répondre «Je ne vous comprends pas» ou « Que me voulez-vous ? ». Au bout d'un moment, ils sont tous partis en m'enfermant de nouveau et en éteignant la lumière. Une légère lueur transparaisait d'un vasistas juste en dessous du plafond, j'étais dans une pièce en terre battue, assis sur une chaise sans aucun autre meuble.

Je ne pouvais que laisser mes pensées vagabonder et j'imaginai avec frayeur tout ce qui pouvait m'arriver. Torture, lynchage, mort...

Un sentiment d'angoisse est monté en moi, j'avais peur comme jamais je n'avais rien ressenti de tel.

Pourquoi étais je enfermé ici ?

Qui étaient ces gens ?

Que voulaient-ils ?

Je perdis la notion du temps, mes « journées » étaient rythmées par les repas apportés par mes geôliers qui, après m'avoir pris en photo, au début de mon

incarcération, ne me parlaient pas sauf une fois pour me dire en anglais que j'allais mourir.

Je me sentais impuissant et ils m'apportaient la sempiternelle gamelle avec du couscous et un seau pour mes besoins. Une certaine routine s'installait. Je sentais ma barbe pousser et devenir crasseuse de poussière.

Ils ne me maltraièrent pas, je leur étais complètement indifférent. Un jour ou une nuit, j'entendis des tirs de mitraillettes mais ça s'est arrêté très vite, deux ou trois rafales seulement. On me remit une cagoule peu de temps après et on m'a changé d'endroit de détention.

Puis, je ne sais combien de temps après, alors que j'avais perdu le goût de vivre, quelqu'un parlant français est descendu dans l'autre cave pour me dire: «Vous êtes libre monsieur Dupont»

Je ne sus jamais pourquoi, tout ça...



- 10 -

## DOMINIQUE LANGLET

### «Adolescence»



Mal venue, mal à l'aise, mal fagotée. Corps lourd, regard terne. Tu es de trop, je te dis ! Vois, tu ne sais où mettre tes pieds, tes mains, tes paroles. Ton passé...

Rappelle-toi les hurlements du père de retour à la maison: «Regardez-moi celle-ci, elle pourrait pas se peigner pour m'accueillir ?».

Tu n'étais rien pour lui, qu'un objet encombrant sur lequel frapper quand la colère montait. Il parlait tendrement à sa chienne, mais jetait dans l'évier ta soupe de légumes, au motif qu'un bout de céleri lui était resté dans les amygdales.

La mère n'avait pas droit à plus d'égards, mais au moins elle le fixait sans ciller, toute menue dans son tablier noir à fleurs mauves, et il finissait par se taire. Elle résistait de toutes ses forces, épuisée quand il aurait fallu te protéger toi aussi.

A force de te détester toi-même, tu avais cessé de t'alimenter normalement. Tu t'étais mise à absorber goulûment, dans le secret de ta chambre, des nourritures

disparates : compotes pour bébés, flans gélatineux, crèmes et biscuits bourratifs, des sucres consolatoires que tu régurgitais ensuite dans les waters, deux doigts dans la gorge.

Un jour semblable aux autres, sans crier gare, le père mourut. Il s'était effondré dans le corridor après avoir violemment claqué la porte de la cuisine, faisant gémir le chien et dégringoler un couvercle. Son poids empêchait toute sortie. La mère et toi aviez dû enjamber l'appui de la fenêtre pour contourner la maison et lui porter secours. La mère avait peur, non que l'homme fût en danger, mais des représailles à venir. Elle se voyait avec les yeux du père s'affoler et courir gauchement, « elle n'était qu'une idiote, une empotée, il avait failli mourir à cause d'elle. »

Mais voilà, il ne parlerait plus jamais : il gisait adossé à la porte, son visage congestionné penché vers l'avant, bouche ouverte, son corps affaissé sur lui-même, telle une peluche obscène. Plus de pouls.

Tu te souviens d'avoir entouré ta mère de tes bras en remerciant le Seigneur.

- 11 -

Bien des années plus tard, tu lui rends visite dans sa maison de retraite. Assises dans le jardin, silencieuses, vous regardez les moineaux sautiller sur les graviers. Un ciel d'octobre très pur donne sa bénédiction. C'est un moment précieux, suspendu. La mère a un demi-sourire, que tu perçois sans la regarder.

Alors tu l'entends dire de sa voix douce : « Ses gouttes, tu te rappelles? C'est moi qui les préparais... . Moi. Dieu ait son âme, sa mauvaise âme ».

Ce fut tout. La cloche aigrette appelant au repas a retenti, vous vous êtes levées, embrassées. La mère a trottiné jusqu'au bâtiment, puis sa silhouette menue a disparu du perron. Tu es repartie, un petit rire au coin des lèvres.



*«Les princesses du Bois de Cise. Villa Germaine.»*



*(le Bois de Cise, dans la Baie de Somme, abrite plusieurs villas fin de siècle, charmantes et désuètes, « les Princesses du Bois de Cise »)*

C'est à la Villa Germaine que Germaine entreprit de se débarrasser de son cousin.

Elle l'avait épousé par défaut, sur les instances de ses amies qui la voyaient s'étioler, alors que toutes disaient déjà connaître «les joies de la chair». Germaine les croyait et les enviait. Les joies de la chair... Désormais un monsieur en pyjama rayé et qui sentait des pieds ronflait à ses côtés.

Ils s'étaient mariés une vingtaine d'années plus tôt, en grande pompe, dicit Tante Louise qui abusait des formules toutes faites.

- 12 -

Tante Louise était veuve, laide et d'une grande bonté. Elle dégageait selon les jours des odeurs diverses, vieil encens, naphthaline, pisse de chat, savon de Marseille, soupe aux poireaux. Mais elle avait du bien, beaucoup, car feu son époux avait fricoté avec l'occupant. Aussi avait-elle offert aux jeunes mariés ce petit bijou du Bois de Cise, la Villa Germaine, baptisée par ses soins du nom de l'épousée. A ce souvenir souvent ressassé, les yeux de la tante s'emplissaient de larmes d'émotion, tandis que Germaine s'agaçait de cet excès de sensiblerie.

La villa dressait face au vent de la mer ses tourelles tarabiscotées, telle une donzelle bien née et fière de l'être. Son portail blanc s'ornait de canards sculptés. Chaque été, par les fenêtres ouvertes, le couple en villégiature entendait s'extasier les badauds: «T'as vu les canards? Y sont marrants !». Marrants ! L'époux de Germaine levait les yeux au ciel, maudissant le Front Populaire. Est-ce qu'il allait, lui, dans les faubourgs parisiens, dire en passant

sous les fenêtres des logements ouvriers : «Marrants, ces serins!». Déjà, pour lui, le mot «marrant» n'existait pas. De plus, jamais il ne hantait les quartiers populaires. Et quand il lui était arrivé, jadis, de s'encanailler en dépit de sa maladie cardiaque, c'était dans les bordels des beaux quartiers.

Mais venons-en aux faits. Un dimanche matin, Germaine regarde en frémissant de dégoût l'encombrant mari arrimer son col de chemise, un cercle amidonné qui lui entamait le cou. Une vague de haine la submerge. La phrase fatidique explose dans sa tête, comme si une voix inconnue la scandait à sa place: « Je vais le tuer ! » C'est l'heure de la messe, le couple se déplace à l'église. Germaine va s'agenouiller comme si de rien n'était. Son visage reste empreint de soumission et de bienséance, tandis qu'en elle le projet prend corps, l'emplissant d'une allégresse qui ne doit rien à Dieu. Oui, elle allait le faire ! Sa prochaine visite à l'église aurait lieu en noir, à côté d'un cercueil.

A l'heure du five o'clock tea sur la terrasse, tout en grignotant un scone, elle s'entend penser : «Now or never!».

Le soir même, elle triple la dose des gouttes pour le cœur prescrites au butor. D'un œil froid, elle observe la bouche molle qui s'approche du verre. Le mari lape. Après quoi, il croise sur son ventre deux grosses mains satisfaites. D'interminables minutes s'écoulent. Germaine retient son souffle. Enfin le mari s'effondre doucement, le nez dans son assiette sale.

Elle le frappe alors sauvagement sur la nuque et connaît son premier orgasme. Voyez Mesdames, c'est simple, non?



JACQUELINE PAUT

*«Un amour patient»*



Katia avait retrouvé un travail à Berlin Est. Un simple emploi de sténo-dactylo à l'école du quartier. Auparavant, elle travaillait à Berlin Ouest, mais les dangers des passages de la frontière avec les gardes et les chiens et les ordres du parti eurent raison de sa décision. Tout ce trafic humain mal vu par la RDA fut arrêté en 1961 lors de la construction du mur de Berlin. C'est à pied que cette femme courageuse prenait chaque jour l'artère principale de la ville, quel que soit le temps. Ses moyens ne lui permettaient pas autre chose, mais les enfants lui apportaient beaucoup. Aux heures d'études, après les cours, on l'avait placée à la bibliothèque pour les conseiller dans leur choix de lectures. Bien sûr, les livres de propagande étaient à la première place. Des contrôles policiers sévères étaient maintenus dans chaque établissement de formation de la future élite du pays.

Le soir, Katia était seule dans son petit studio modeste loué gratuitement par l'école. Son salaire était en fonction de cet avantage en nature. Et chaque soir, Katia pensait à Willy, ce garçon connu à Berlin Ouest, professeur de littérature ancienne, dont les idées contrastaient avec les siennes toujours entendues chez elle. Mais on ne peut rien à l'amour, ça vient comme un cadeau du ciel, ce ciel auquel Willy croyait et auquel Katia ne croyait pas. Leur rencontre avait été un concours de circonstances, un destin inespéré, Katia faisant ses études salariées dans une fac où Willy enseignait depuis déjà quelques années. Plus vieux qu'elle, il avait eu l'aura du prof sur l'élève, et lui avait même trouvé un petit boulot d'assistante. Mais la RDA ne l'entendait pas comme ça. Craignant une influence néfaste et un endoctrinement capitaliste et fasciste, comme ils disaient, ils lui avaient ordonné de trouver du travail à Berlin Est.

- 14 -

comme ils disaient, ils lui avaient ordonné de trouver du travail à Berlin Est. Et c'est ainsi que cette solitude pesait sur un cœur resté idéaliste, un cœur

toujours amoureux. Le temps passa, Katia n'eut jamais l'envie de trouver un autre compagnon. La télévision envoyait toujours les mêmes images, faussées par l'interprétation d'un gouvernement qui ne voulait rien lâcher de l'influence soviétique.

Katia avait beau envoyer des lettres à Willy, celui-ci ne lui répondait pas, en tout cas elle ne recevait aucune réponse, les lettres étaient sans doute interceptées par les autorités de la RFA, aussi intransigeantes que la RDA dans leur peur d'une contamination de chaque côté du bloc. Les années passèrent, les enfants de l'école grandissaient, faisaient de futurs soldats ou de futurs politiciens. La plupart étaient enrôlés dans les comités du parti. Katia, quant à elle, refusa d'avoir un enfant, elle ne voulait pas en faire un être obéissant aux ordres d'hommes auxquels elle ne faisait plus confiance. Le souvenir de Willy restait en elle. Qu'était-il devenu ? Avait-il vieilli comme l'homme droit et fidèle qu'elle avait connu ? Le miracle arriva dans la nuit du jeudi 9 au vendredi 10 novembre 1989, pendant laquelle le mur de Berlin tomba, après de nombreuses manifestations. Des discours, des informations, des habitants victorieux, libres enfin, ils étaient libres. Les miradors et les barbelés tombèrent, les pierres cassèrent et ce fut la ruée pour obtenir le souvenir de ce qui n'aurait jamais dû être, un caillou, un simple caillou qui avait la valeur d'un diamant. Pendant les jours qui suivirent, Katia résista à une volonté plus forte qu'elle, ce désir de retrouver Willy, n'osant pas se présenter à cet amant avec vingt-huit ans de plus. Elle se trompait et quand, après avoir rempli son sac de souvenirs et de rêves peut-être jamais réalisés, elle se rendit à la fac de Berlin Ouest, elle demanda si Willy exerçait toujours. Le regard de l'employée de l'accueil fut ce regard lumineux qu'eurent tous les Allemands après la réunification. Les amants se retrouvaient enfin. La cafétéria était ouverte sur un soleil pâle d'automne. Katia s'avança. L'employée avait appelé Willy au téléphone. Une personne vous demande à la cafétéria, Monsieur. Un homme ou une femme ? Une femme, Monsieur. Comment s'appelle-t-elle ? Katia, Monsieur. J'arrive tout de suite, Mademoiselle. Faites-la attendre cinq minutes. Cinq minutes, qu'était-ce à côté de vingt-huit ans...



FRANCIS LEDER

«*Libération*»

précisément  
ne parlez pas de libération des camps  
dites découverte  
si vous croyez qu'on ne savait pas  
dites plutôt ouverture  
mais pas  
libération  
les camps ont été ouverts  
mais les déportés  
eux  
n'ont pas été libérés  
rien ni personne ne les libérera  
de cette souffrance qui ronge leur mémoire  
rien ni personne ne les libérera  
de ce deuil  
innombrable et indénombrable  
éternel et infini  
de parents  
d'amis  
de codétenus inconnus  
rien ni personne ne les libérera  
de ce numéro à leur bras  
rien ni personne ne les libérera  
pas même cette vie d'après  
qui n'est pas tout à fait leur vie  
qui parfois n'est même  
qu'à peine  
une vie  
rien ni personne ne les libérera

ne parlez pas de libération des camps  
dites plutôt ouverture



- 16 -

## «Libre, enfin...»

Jon n'avait jamais  
terre de ces  
ses deux parents, nés  
Afrique dans les  
années du XIX<sup>ème</sup>  
avaient été vendus  
membres d'une tribu  
de la leur à des  
marchands d'esclaves  
venus faire leur marché  
quelque part sur la côte  
ouest du continent.



connu la  
ancêtres ;  
en  
premières  
siècle,  
par des  
ennemie

Au terme d'une exténuante traversée transatlantique qui avait valu la mort à bon nombre de leurs codétenus, ils furent débarqués dans un port américain du Golfe du Mexique, la Nouvelle Orléans probablement, pour être revendus à quelque planteur de coton ou de canne à sucre, deux activités fort consommatrices de main-d'œuvre. On les maria rapidement, comme on mariait les esclaves, et Jon naquit peu de temps après, à en croire les registres de son propriétaire, en mars 1837.

Né esclave parmi les esclaves, il n'avait qu'une conscience modérée de sa condition, n'en connaissant pas d'autre, et n'ayant d'autre préoccupation que faire assez bien et assez vite ce qu'on attendait de lui pour éviter les châtimens corporels, ni d'autre perspective que mourir de fatigue, comme ses parents, avant d'atteindre ses quarante ans, un âge que les hommes libres, eux, considéraient comme bien trop jeune pour quitter ce bas monde.

En 1861 éclata une guerre dite « de sécession » dont les esclaves n'entendirent parler que par bribes et dont les raisons leur échappaient globalement. En quoi des esclaves pouvaient-ils se sentir concernés par un conflit entre États agricoles et États industriels, entre tenants du protectionnisme et défenseurs du

libre-échange? Avec le temps, les informations se firent plus précises et le conflit prit pour eux une certaine matérialité lorsque l'abolition de l'esclavage leur fut présentée comme un des enjeux de l'affrontement entre les forces du Nord et les armées du Sud, supportées et financées par leurs propriétaires. Pour Jon, né en esclavage et privé d'éducation, l'idée de liberté n'avait pas grande consistance... En effet, les seuls hommes libres qu'il connaissait étaient blancs et riches. Il savait, bien entendu, qu'aucun changement de condition ne pouvait modifier la couleur de sa peau, mais il s'interrogeait tout de même sur ce que la liberté pouvait bien signifier. Quant à la richesse, il s'imaginait mal dans le rôle d'un propriétaire terrien exploitant des esclaves!

- 17 -

Quand le conflit prit fin, les lois des hommes du Nord s'imposèrent à tous, y compris son propriétaire qui avait survécu à l'hécatombe qu'avait été cette guerre fratricide. Les esclaves furent réunis par des hommes en uniforme bleu qui leur annoncèrent que l'esclavage était aboli et qu'ils étaient libres, puis lesdits hommes remontèrent sur leurs chevaux et quittèrent la propriété. Sous le regard impuissant de leur propriétaire, certains esclaves se mirent instantanément en marche à la suite de la troupe à cheval, d'autres se dispersèrent à travers champs, d'autres, enfin, comme Jon, restèrent sur place, ne sachant que dire ni que faire.

Le propriétaire leur annonça que, n'étant plus esclaves, ils étaient désormais des travailleurs salariés et qu'ils devaient reprendre le travail pour 25 cents par semaine, tous les autres éléments de leur misérable condition demeurant inchangés.

C'est ainsi que Jon continua de ramasser le coton jusqu'à l'âge de 37 ans, âge où il trouva la mort, harassé par un travail qui lui rompit les reins et lui ruina le cœur pour 25 cents par semaine, mais libre.



18 –

MICHEL LE DROGO

«Enfin!»



Tout le poids de la mer  
Sur l'ancre qui enchaîne ;  
Tout le poids du ciel vide  
Crucifié sur le mât ;  
Tout le poids du soleil  
Sur la barque qui danse.



- 19 -

PIERRE ROSSET  
*«L'esquimau»*



*Le plus grand ennui, c'est d'exister sans vivre.*

Victor Hugo

La thématique de ce nouveau Calepin bleu est l'occasion pour moi de revenir sur un vécu d'il y a plusieurs années.

Le temps était «mi-figue mi-raisin» ce jeudi 19 mars 2020 quand, au début de l'après-midi, nous décidions, mon épouse et moi, de descendre en ville, bras dessus bras dessous. Comme les jours précédents la rue était très calme, peu de voitures circulaient et de rares piétons marchaient sur les trottoirs. C'était ainsi depuis plusieurs mois... Ici ou là des notes de musique donnaient un semblant de fête dans notre rue. Des odeurs de cuisine sortaient de fenêtres ouvertes. Mais chaque pas effectué confirmait cette sensation de tristesse que nous ressentions, confortée par la fermeture du cordonnier, du boucher, du fleuriste, de l'épicerie...

C'est ainsi (tristes et heureux à la fois) que nous avons effectué le petit kilomètre nous séparant de notre domicile au cœur de la ville. Après le Boulevard, tout était aussi fermé: bar, bibliothèque, même le Musée... Sur la place aussi. Rien d'ouvert... sauf le Carrefour-City face à l'hôtel de ville. C'est ainsi que devant celui-ci, assis parmi les jardinières et les fragrances des fleurs, le regard porté sur les rares passants pour certains masqués, que nous avons mangé notre premier esquimau.

De sortie en sortie, d'heure en heure, d'esquimau en esquimau c'était devenu une habitude, un rituel en quelque sorte... Presque chaque jour, à la même heure, à la même place, le regard toujours porté sur les passants. Nous étions «libres» de sortir pendant une heure à un kilomètre de notre domicile. Libres de pouvoir acheter notre «gourmandise» et de faire l'aller-retour sur le trottoir... dans le temps imparti. Une heure pour vivre. Une heure de pleine liberté, enfin presque puisque nous avions chacun dans notre poche notre «attestation dérogatoire de déplacement».

Avec le temps les autorisations se sont modifiées et le kilomètre initial s'est progressivement transformé en rayon de 150 km autour du domicile. Notre liberté devenant plus grande nous permettait de ce fait d'aller voir nos amis ou de les recevoir.

Les esquimaux furent ainsi oubliés. Paradoxalement nos sorties en ville se firent plus rares et notre vie reprit doucement tout son sens. La rue était à nouveau passagère... et il y avait du monde sur les trottoirs. Les magasins rouvraient, l'un après l'autre. Puis vint le jour où la liberté de se déplacer sans kilomètres à respecter fut accordée. Nous redevenions enfin (totalement) libres!

**Épilogue.** Quand déambulant en ville je passe devant ce qui à cette époque nous servait de siège (et que nous appelions le «banc des confinés») le souvenir de ce temps bien particulier revient souvent à ma mémoire. Aujourd'hui 14 avril 2026 —après avoir déjà écrit la veille le texte précédent et en sortant de la Brasserie où souvent je déjeune — j'ai eu le désir de revivre pendant quelques instants ces moments. Alors dans ce Carrefour City que nous avons appris à connaître j'ai acheté un esquimau. Ainsi seul, assis à peu près à la même heure et au même endroit, sous le soleil, casquette sur la tête, la canne à côté de moi et en regardant les gens passer, j'ai dégusté cet esquimau, symbole de ce temps pour vivre...

C'était il y a longtemps, où côte à côte nous profitions de cet instant de liberté dans un monde et une France en très grande souffrance.

C'était hier, nous étions chaque jour (sauf le dimanche) assis parmi les fleurs. Avec le temps, ces souvenirs de «liberté» vécus ne s'effacent pas.



## RICHARD QUESNEAU

### «La Cour»

Le procès avait été inique. Face à lui les juges, vêtus de noir, sinistres, l'œil glacé, l'avaient toisé pendant toute sa durée, le pointant parfois du doigt. Ils avaient vitupéré, murmuré de façon menaçante, haussé le ton brutalement. Il comprenait à peine ce qu'ils disaient, il n'avait que quelques notions de leur langue. Il était venu curieux de l'histoire de ce pays fabuleux, chargé de

légendes qui l'avait séduit dès sa jeunesse, dès ses premières lectures de l'histoire antique.

Bien sûr leur gouvernement actuel n'était pas recommandable, c'est le moins que l'on puisse dire. La brutalité et la coercition pour la conservation du pouvoir régnaient en son sein. Leur principal dirigeant était un fanatique entouré d'une clique de bandits qui, s'ils n'étaient pas corrompus jusqu'à la moelle, avaient la tête vérolée par des croyances religieuses délirantes ou une paranoïa galopante. Cependant l'administration aimait faire bonne figure en tolérant, sous réserve du respect de ses lois, du tourisme libre sur son territoire. Elle encourageait la rédaction d'articles culturels portant sur l'archéologie locale ou le folklore populaire.

Il était entré légalement, avec son visa pour un reportage photographique destiné à une revue mondialement connue et réputée pour la qualité de sa documentation, tant écrite qu'iconographique. Il avait indiqué son projet de parcours et de visite de sites à la fois réputés pour leur beauté et d'autres dont les noms étaient auréolés de mystère. Il dut accepter la compagnie d'un jeune traducteur plutôt réservé qui lui fut recommandé par le Ministère du Tourisme. Malgré les nombreuses tracasseries administratives locales, il avait traversé quelques provinces et découvert un peuple accueillent, dont la pauvreté n'avait d'égal que son hospitalité. Des gens frustes, sensibles, conscients de leurs servitudes, survivant grâce à leurs liens familiaux et l'espoir d'événements bénéfiques hypothétiques. Le tout baignant dans une foi naïve et salvatrice. Il avait passé une soirée en compagnie des habitants d'un village qui fêtaient un mariage, hôte involontaire et sollicité pour parler des choses de son pays et du reste du monde.

- 22 -

C'est le lendemain, à quelques kilomètres des dernières maisons, qu'il fut arrêté à un barrage, contrôlé par un groupe d'hommes armés à l'air rébarbatif. Ils interrogèrent d'abord son accompagnateur, s'éloignant à l'écart de son véhicule, dans une baraque en tôle. Vingt minutes environ plus tard, ils ramenèrent le jeune fixe en le bousculant. Il avait le visage marqué par des coups qu'on venait de lui porter, les yeux baissés, les traits angossés.

Lui fut alors brutalement saisi malgré ses protestations. Obligé d'écartier les jambes, les mains appuyées sur le capot de la voiture, il subit une fouille sans ménagement. Il ne put éviter l'ouverture et le bouleversement de ses bagages, ni la saisie de son équipement photographique. Emmené plus tard, menotté, aveuglé par une cagoule sentant le vomi, il se trouva jeté à l'arrière d'un pick-up. Son calvaire commençait.

Il supporta plusieurs heures d'un voyage inconfortable, allongé, avec les pieds d'un de ses gardiens sur le corps. Débarqué de la plate-forme, il fut conduit dans un bâtiment où ses pas mêlés à ceux de ses cerbères résonnaient sinistrement. Quelques détours et quelques marches à monter, puis à descendre. Une chute sur le sol après qu'on l'eut poussé et une porte se referma bruyamment. Le silence s'établit autour de lui.

Quand il put se débarrasser de la cagoule ignoble, il se découvrit dans une pièce à peine éclairée par une ampoule nue, suspendue par son fil au plafond, jaune et tavelée de chiures de mouches. Il eut beau appeler, protester, personne ne lui répondit. Il resta ainsi jusqu'à la nuit, à la fois apeuré et furieux. Épuisé il sombra dans un sommeil agité. Le bruit sec des verrous de la porte qui claquaient l'en tirèrent. Il eut juste le temps de s'adosser un peu au mur avant d'être saisi sous les bras et traîné plus que poussé dans une autre pièce. En traversant un couloir où il remarqua plusieurs portes semblables à celle de sa geôle.

Son premier interrogatoire le désarçonna. Il était accusé d'espionnage et d'incitation à la rébellion. Son traducteur avait témoigné de propos séditieux échangés avec les convives du village où il avait passé la soirée. D'ailleurs, d'après l'officier débraillé qui l'inculpait dans un mauvais anglais, certaines photos qu'il avait prises étaient caractéristiques de clichés « militaires », destinés à identifier des repères dans des zones sensibles pour compléter leur cartographie par voie aérienne ou spatiale.

Il était fatigué, assoiffé, il avait faim, ses membres lui faisaient mal à cause de quelques écorchures et de chocs éprouvés au cours de son périple. Il eut beau protester, clamer son innocence, demander à appeler son consulat, rien n'y fit. Il fut transféré dans une autre prison après qu'on lui eut servi un maigre repas

fait de bouillie insipide et d'une galette sèche, le tout avec un pichet d'eau saumâtre. Il put faire quelques besoins naturels dans une fosse d'aisance bourdonnante sans guère pouvoir se nettoyer.

Il intégra une cellule avec une petite fenêtre à barreaux comme un soupirail, située à plus de deux mètres de hauteur. Le soleil, chichement, tentait de percer les ombres de la pièce. Dans un coin une cuvette de toilettes indiquait un lieu de séjour plus qu'un lieu de passage. Sur le sol une grande jatte était remplie d'eau.

Sa disparition ne fut comprise de ses proches qu'après plusieurs semaines, pendant lesquelles il fut emprisonné sans contact avec l'extérieur. La presse ne s'empara pas de son cas. Un accord quelconque était peut-être en cours de négociation sous couvert d'une diplomatie secrète ? Nul ne le sut, nul ne dénonça cette situation, nul ne clama la moindre indignation.

Son procès n'eut lieu qu'au bout de plus de trois mois. Il était déjà passablement éprouvé par le régime suivi. Son avocat d'office, dont il comprenait à peine les propos, ne nia jamais les assertions du procureur. Il présenta juste des excuses, demanda de la clémence du bout des lèvres, et semblait plutôt craindre de déplaire au tribunal qu'à son client auquel il jetait des regards noirs dès que celui-ci voulait prendre la parole.

Il n'eut aucune possibilité de plaider lui-même sa cause.

Ses jambes se déroberent sous lui quand la sanction tomba. Il était condamné à mort par pendaison. Il fut conduit hors de la salle entre deux policiers, hagard, muet ; une boule au fond de sa gorge l'empêchait presque de respirer.

À partir de ce jour, il dut porter des entraves aux jambes et des chaînes aux poignets. Sa nourriture ne s'améliora pas. Il avait une paille de crin malodorante et grouillante de parasites. Quelques promenades solitaires, des déambulations obligatoires dans un espace clos et couvert, sous haute surveillance le distrayaient un peu, le fatiguaient aussi. Sa santé déclina, il souffrit de plusieurs escarres, d'une toux douloureuse, de maux d'estomac et d'intestins. Amaigri, les cheveux longs en bataille, et une barbe hirsute qui le démangeait, il oscillait entre désespoir et somnolence.

Il lut et relut un livre de prières locales en anglais auquel il manquait quelques pages. Il était écorné et sale, mais il devint une béquille mentale, même si son contenu ne cadrait pas avec ses croyances personnelles. Dans ses difficiles

moments d'éveil parfois délirants, il se parlait à voix haute, récitant vaguement poèmes résurgents, des textes de chansons ou inventant des contes. Ce n'est que six mois plus tard que sa situation se dénoua. Les officiels de son pays obtinrent le droit d'aller le visiter. Il n'en savait rien, mais un matin froid d'hiver lugubre, un conseiller de son ambassade fut invité à se rendre à la prison où il était retenu. C'est donc un peu surpris qu'il reçut de quoi écrire une lettre:

«Pour la transmettre à ton visiteur ! » lui dit-on.

Une fois achevée il dut s'en dessaisir, sans doute en vue d'une quelconque censure.

Un pauvre hère, visiblement un autre prisonnier, fut introduit dans la pièce où il croupissait. Sous les yeux malveillants du gardien, il lui tailla vaguement la barbe, lui raccourcit les cheveux sur la nuque et le quitta furtivement, tête basse.

Il se sentit plus présentable.

Quand la lumière déclina aux barreaux de sa fenêtre, il fut extrait, toujours entravé de la couchette sur laquelle il attendait sa visite. Il traversa une salle des gardes jouxtant l'espace des promenades, puis un tunnel. Au bout se trouvait un couloir transversal. Il titubait un peu, mais put s'arrêter un instant à ce carrefour et jeta un coup d'œil autour de lui.

À droite il reconnut le bureau jouxtant le parloir dans lequel il avait rencontré son «avocat», avant d'entrer au tribunal. À gauche il était clos par une porte métallique.

Derrière elle, une cour dans laquelle trois hommes habillés de noir conversaient.

Presque carrée, entourée de hauts murs, dont l'un d'eux, contre lequel étaient alignés trois poteaux de bois tachés de marques sombres, portait de nombreux éclats, elle encadrait une estrade supportant un gibet.

Il se prépara à tourner. Sans le savoir, d'une façon ou d'une autre il verrait dans l'heure suivante l'occasion d'être enfin libre.



## «La Magistrature des vies joyeuses»

*"Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites (...)."*  
Victor Hugo.

De quelle République parlez-vous ? Aimez-vous les uns les autres. Lavez-vous les mains de votre sombre vérité. Voyez comme le mois d'août triomphe de fleurs... La plus belle est votre parole d'honneur. Le malheur qui vous blesse, faites-en de la biffure ! Enfin libres, les mains gaîment liées à l'extase.

## «Départ»

Ton absence me persécute déjà. Tu seras digne ? Viens. Avec ton fardeau. Je t'en prie. Viens. J'attendrai. Du pain, de l'eau. Tu as voulu partir. Maintenant tu possèdes ma dolence. Je cherche à frémir. Et toi, à t'enfuir. Viens. J'ai tant de rêves en tête. Sur le quai de gare, je tourne, l'armure au cœur. Le bruit du train me frappe l'esprit à n'en plus finir. Je suis dans sa ligne de mire. Ton sourire m'inquiète. Pourquoi es-tu si merveilleux au moment des adieux ?

Mettre la main

Au feu

Jeu dangereux

Chausser ses bottes de sept lieues.

S'adonner aux voyages.

Je ne vivrai pas sans tes yeux tendres, amoureux.

À ceux qui me soupçonnent d'abuser du plaisir,

Je laisse dire

Je laisse dire.

La table est mise. Le lit est fait. Mon corps est prêt. Nous serons au goût du jour. Morts ou vivants. La nuit est pour nous. Nous aurons à boire même dans le désert. Des cataclysmes, nous saurons chasser l'ennemi.

Je ne veux pas du bruit de l'ivrogne au trot. S'il faut galoper, je veux être seule. Pour sauver ton ennui, je me condamnerai. S'il faut voir de plus près lorsqu'il s'installera, je fermerai les yeux, je boucherai mon nez et te parlerai une langue étrangère.

Parmi les pénitences, je ne m'imposerai pas. La faute rougit de moi, de mes espérances.

Du souvenir de la bienséance, un silence pesant

Te posséder

Une dernière fois

Rendre grâce à la lumière

Mon rêve est un remède furieux, empreint de fantômes. Son chant susurré me porte à l'oreille du Ciel. Ô flamme, feu de mes désirs.

Soudain, je maudis le soleil. La chaleur m'écrase d'un souffle. Je suis l'esclave. Je suis un cœur. Si peu fréquenté.

Tant de fenêtres fermées. J'arriverai en retard à mes funérailles. Montrer du doigt mon œuvre : celle de t'oublier. L'oubli, comme un cœur affamé et saignant.

### *«Folie amère»*

Enfin libre, la violence du vent continuait de l'abrutir. Il n'y comprenait plus rien. La honte le submergeait. Parcourir la réalité, il ne savait pas. Il lui revenait que le verbe aimer, il devait s'en méfier. Le bruit de l'orage le faisait dégringoler de sa couche. Il aurait même pu tomber plus bas, brisant le moule de son esprit.



## FLORENCE KRAMER

### *«Dilemme d'un plumitif»*

C'est l'histoire d'un oiseau qui est dans une cage – assez grande, élégante, il a repeint tous les barreaux et, à vrai dire, ils sont assez largement répartis, si bien qu'il pourrait facilement s'échapper.

Pourtant, il aime cette cage, il s'y sent chez lui, et cela fait si longtemps qu'il y habite qu'il n'a pas vraiment envie de la quitter.

Parfois, il entend les chants d'autres oiseaux, il est curieux de savoir quelle vie ses confrères mènent. Il se met sur le rebord, entre deux barreaux. Il écoute, il tend l'oreille, il se contorsionne pour apercevoir d'où viennent les bruits.

Il commence à ouvrir ses ailes, puis il renonce. Les bruits s'éloignent, la nuit tombe, il se blottit contre la paroi de son bol de graines.

La liberté a-t-elle un prix trop élevé ? Ses ailes fonctionnent-elles encore ? Saura-t-il donner de la voix ? Depuis trop de jours, il attend qu'on le nourrisse. Dénicher les vers dans la gadoue, attraper les mouches en plein vol. Tout ceci lui paraissait une évidence. Maintenant, il devra prendre exemple, réapprendre les gestes. Plus rien de familier.

Si l'oiseau attend encore, il grossira et ne pourra plus passer à travers les barreaux. Dilemme : maintenant ou jamais ? Il refuse de voir une telle alternative. Le bonheur de voler reviendra sans doute. Un jour ou l'autre. Et pourquoi maintenant ? Et pourquoi pas demain ? Il tergiverse. Cette liberté vient sans doute avec des sacrifices. Qu'il ignore encore. Comment se décider sans avoir toutes les informations, sans pouvoir comparer l'une et l'autre. Cette incertitude le rebute. Non, il ne veut pas de cette précipitation soudaine. À lui de décider. Ce sera quand il sera prêt. On peut se préparer toute une vie pour l'avenir, et cet avenir ne jamais se produire. Certes. Il n'en est pas là. Il a le temps, tout le temps devant lui.

- 28 -

La liberté est surévaluée. Il a peur pour son beau plumage. Et puis ce calme dont il jouit. Les graines qui coulent dans son gosier sans qu'il ait d'effort à faire. C'est confortable, cette cage de luxe. Les amours ? Il se priverait de quelque chose ? La perspective de devoir séduire une femelle est une fatigue, qu'il est content de s'épargner.

L'oiseau est-il paresseux ? Flemmard ? Apeuré ? Veut-il de sa liberté ?

À la fin, il suivra sûrement un oiseau venu se ravitailler sur le balcon. Ses ailes le porteront. Et sans même s'en rendre compte, il s'envolera - en murmurant pour lui-même : « libre, je suis libre, enfin libre ». Même si je ne suis pas sûre. Au fond, peut-être que l'oiseau ne voudra pas de cet

inconnu, de ce risque, et qu'il n'aura pas de regret, qu'il sera content de son sort. À votre avis, comment l'histoire se termine-t-elle ? Derrière les barreaux ou à tire d'aile ?

